

Mathieu Amalric, les larmes et les fantômes

CINÉMA D'une pièce de théâtre jamais jouée, le comédien et réalisateur français tire l'argument d'un film extraordinaire, «Serre moi fort», faux road-movie et vrai mélodrame fait au feu du réalisme onirique dans lequel les vivants et les morts se confondent

ANTOINE DUPLAN
@duplantoine

Elle a rassemblé une pile de polaroids. Elle retourne les carres de plastique noir selon une logique qui n'appartient qu'à elle. Ce tarot fait apparaître des instantanés du bonheur familial, souvenirs de vacances et de jeu. Et puis brassant les arcanes, elle dit: «On recommence». Elle a pris son sac, ramassé trois petits riens portant bonheur; elle a regardé son mari et ses enfants endormis, elle a remis Paul, le cadet, dans le bon sens du lit. Elle est sortie dans le petit matin, elle a refermé la porte, pris la voiture et la route. «Ça semble être l'histoire d'une femme qui s'en va», dit l'exergue du film – d'ailleurs Clarisse (Vicky Krieps, merveilleuse) porte un manteau brun identique à celui de Shirley Knight dans *Les Gens de la pluie*, de Coppola.

Son parcours la mène au bord de la mer, au zinc des troquets où elle boit pour se donner du courage, comme traductrice dans des circuits touristiques... Pendant ce temps, la famille abandonnée se restructure tant bien que mal.

Marc (Arieh Worthalter) rumine une colère susceptible de se traduire en flambées misogynes, et s'occupe des enfants. Paul dessine, Lucie fait des progrès au piano. Les années passent dans la tristesse de l'éloignement. Un plan inattendu surprend par son éblouissante blancheur: Clarisse s'avance dans la neige, comme si elle cherchait à se perdre en haute montagne.

Œuvres hantées

Comédien dont la troublante intensité fait merveille chez Desplechin (*Rois et Reine*), les frères Larrieu (*Les Derniers jours du monde*) ou Polanski (*La Vénus à la fourrure*), Mathieu Amalric est aussi un grand cinéaste dont les films (*Tournée*, *La Chambre bleue*) rivalisent de grâce et d'invention. Dans *Barbara*, il célébrait l'esprit de la chanteuse de minuit en brouillant les niveaux de réalité. Il disait que cet essai était comme une drogue: «Tu prends quelque chose et tu entres dans un rêve.» *Serre moi fort* recourt à un halluciné plus puissant encore...

Mathieu Amalric a trouvé l'inspiration dans *Je reviens de loin*, une pièce de théâtre de Claudine Galea,



Clarisse (Vicky Krieps) creuse une lucarne dans l'igloo qu'est devenue la voiture pour jeter un œil dans la pénombre sépulcrale du véhicule. (CHARLES PAULICEVICH)

jamais montée jamais jouée. Bouleversé par ce texte, il s'est d'abord assuré qu'il n'avait rien d'autobiographique. L'auteure lui a expliqué que tout était parti d'un rêve: «J'ai rêvé qu'il y avait la main d'une femme, ce n'était pas la mienne, sur une poignée de porte et je ne savais pas si elle sortait ou si elle rentrait chez elle.»

«Ce film, c'est une bombe à fragmentation»

MATHIEU AMALRIC, RÉALISATEUR

Affamé de mélo mêlé aux fantômes, le réalisateur s'est emparé de «ce matériau non destiné à l'écran pour y trouver ce qui ne pourrait pas être autre chose qu'un film. C'est un travail d'archéologue du texte, les mots deviennent des

étincelles de cinéma», explique-t-il avec passion. *Serre moi fort* renvoie aux couleurs de Douglas Sirk et à la syntaxe ludique de Resnais, aux *Innocents* de Jack Clayton et aux *Autres* d'Amenabar, à la série *The Leftovers*, à *Broken Flowers* de Jar-musch, autant d'œuvres hantées par l'absence et le deuil. Magnifiquement éclairé, composé, structuré, *Serre moi fort* vibre de cette humanité inquiète inhérente au cinéma d'Amalric, tout à la fois cérébral et sensuel.

Neiges mortifères

Le plan de Clarisse dans le froid de l'hiver pousse à émettre une hypothèse glaçante: elle n'est pas en rupture de conjugalité, c'est pour l'au-delà qu'elle est partie et elle revient hanter les siens. Elle leur parle, ils lui répondent. Elle leur dit «c'est humain, c'est normal» de partir et ils acquiescent. Avec sa temporalité diffractée, ses retours en arrière, ses sauts

en avant, ses motifs récurrents (un attrape-rêves), sa bande-son carillonnant de sublimes pièces pour piano (Beethoven, Rameau, Rachmaninov, Ligeti...), la structure du film vérifie le postulat de l'épouse décédée, veillant sur la vie de ses enfants. Si la dénotation saisonnière est souvent peu prise en considération au cinéma, Mathieu Amalric a insisté pour étaler le tournage sur trois saisons, automne, hiver et printemps, pour faire sentir les nuances du temps qui passe, le temps du souvenir, le temps des regrets. La scène bénigne au cours de laquelle une couche de peinture orange oblitère à jamais la toise murale des enfants qui grandissent s'avère d'une mélancolie infinie.

Mais ont-ils jamais grandi, les chers petits? Mathieu Amalric prévient: «Ce film, c'est une bombe à fragmentation.» Un doute s'insinue, la perspective

bascule. «Ça semble être l'histoire d'une femme qui s'en va», mais s'en est-elle jamais allée? N'est-ce pas les autres qui s'en sont allés dans les neiges mortifères? Telle une ombre sur le cadran solaire de leur vie précocement interrompue, Clarisse invente pour sa famille un avenir. Elle hante le Conservatoire, guettant cette adolescente qui pourrait être Lucie si... *Serre moi fort* est une histoire de spirite dans laquelle on ne sait pas qui invoque les morts. «Les spectateurs sont bouleversés quand ils comprennent, remarque le réalisateur. Ce n'est pas l'extraordinaire plaisir d'aimer David Lynch parce qu'on ne comprend pas. Non, je voulais que le lendemain on se dise: «Mais dans le fond, la petite, elle n'a jamais joué que la *Lettre à Elise*?» ■

Serre moi fort, de Mathieu Amalric (France, 2021). En salle à Genève (Cinéma du Grütli) et Pully (CityClub).

A Lausanne, Molière révèle les turpitudes du monde universitaire

SCÈNES A travers «Vous toussez fort, Madame», le Lausannois Matthias Urban vérifie le pouvoir comique d'une fameuse scène du «Tartuffe» et offre un aperçu des violences masquées du milieu académique. A La Grange, la satire fait mouche

ALEXANDRE DEMIDOFF
@alexandremdff

Croquer dans Molière. Pour rire de nos ridicules, s'inquiéter de nos archaïsmes. Pour refuser aussi les diktats des censeurs du moment. En cette année où on commémore le quadricentenaire de la naissance de Jean-Baptiste Poquelin, tout est bon pour s'assurer qu'il nous parle encore. Jeudi à Lausanne, dans une Grange de Dorigny refaite à neuf, une foule en majorité estudiantine bourdonnait en chœur, heureuse de renouer avec son théâtre, impatiente de plonger dans la nouvelle création de Matthias Urban, *Vous toussez fort, Madame* – jusqu'au 29 janvier.

Une suite imaginée

Le projet avait de quoi allécher. Le metteur en scène lausannois voulait vérifier le pouvoir comique de la scène V de l'acte IV du *Tartuffe*, morceau royal s'il en est. La

vertueuse et néanmoins machiavélique Elmire tend un piège à cet obsédé sexuel de Tartuffe. Elle lui fait croire qu'elle pourrait céder à ses avances, afin qu'il tombe le masque en présence d'Orgon, le mari caché sous une table. Mais Matthias Urban n'a pas seulement reconstitué ce traquenard. Il a imaginé une suite, dans le milieu académique, celui qui justement lustre la statue du «grand auteur» en cette année d'anniversaire, accumulant colloques, symposiums, week-end d'initiation à une œuvre évidemment capitale.

Le Tartuffe des lettres

Double satire donc. Et plaisir contagieux. *Vous toussez fort, Madame* s'amuse des impostures d'hier pour mettre à nu celles d'aujourd'hui. Au cœur de cette entreprise, cette question: Molière fait-il toujours rire? Autrement dit, son comique traverse-t-il les époques? Les universités de Lausanne, Fribourg et Genève, qui chaperonnent le projet de La Grange, apporteront des éléments de réponse tout au long de l'année à travers une série d'événements.

D'où vient la séduction immédiate de *Vous toussez fort, Madame*? De l'outrance du trait d'abord et d'une langue juteuse au possible. Voyez la corrida. Dans

les jupes froufrouitantes d'Elmire, Anne-Catherine Savoy appâte son Tartuffe (David Gobet, impeccable), face de carême et per-rue d'extrême-onction. Elle l'attire et chaque vers est une goutte aphrodisiaque. Il n'y résiste pas et voilà qu'il la renverse sur la table branlante, habillée d'une nappe or style messe pontificale. On imagine les émois d'Orgon dans son habitacle. Mais l'épouse se rebiffe et l'assaillant perd son latin. Elleousse alors pour obliger le témoin à sortir de sa tanière. Rien n'y fait. La voilà obligée de feindre de nouveau la tentation de la chair.

Peut-on s'esclaffer devant cet assaut à l'ère de #MeToo? C'est la question d'un animateur aussi solaire que bouillonnant

Peut-on s'esclaffer devant cet assaut à l'ère de #MeToo? C'est la question d'un animateur aussi

solaire que bouillonnant, capable de transformer la plus aride des gloses en saga palpitante. Alain Borek est irrésistible en journaliste chargé d'interviewer le gotha des spécialistes du grand Jean-Baptiste. Catastrophe pourtant: le céléberrissime Claude Winter (Antonio Troilo, plus vrai que nature) s'est perdu dans une exposition sur Molière et ses artefacts. Qu'à cela ne tienne, la jeune doct-rante Natacha Keller (Agathe Hauser) a des choses à dire.

Bientôt, Claude Winter pontifiera en mandarin défraîchi et abusera de son pouvoir pour mettre dans son lit sa juvénile collègue. Tartuffe est un guépier comme les autres. L'arène surtout d'une domination masculine qui, si elle est contestée, résiste. Mais le propos est plus dialectique que cela, heureusement. Anne-Catherine Savoy, dans la peau d'une actrice vedette, exaltera la galanterie à l'ancienne. Les termes de nos débats crépitent ainsi, dans un mélange d'érudition, de causticité et de gravité. Sur le terrain périlleux de nos controverses, Molière est un compagnon excitant. Son rire est un viatique. ■

Vous toussez fort, Madame, Lausanne, La Grange, jusqu'au 29 janvier, rens.www.grange-unil.ch

Jean-Claude Mézières, rappelé dans les étoiles

BANDE DESSINÉE Le dessinateur de «Valérian» est décédé. Sans lui, la science-fiction ferait pâle figure

Il aimait les chevaux, il avait même été cow-boy aux Etats-Unis, mais c'est dans l'espace que son talent visionnaire s'est pleinement épanoui. Jean-Claude Mézières a inventé la modernité graphique en matière de science-fiction. Ayant retrouvé du côté de Salt Lake City un ami d'enfance, le journaliste et scénariste Pierre Christin, il lance en 1967 dans les pages de *Pilote* une première aventure de Valérian, agent-spatio-temporel. En ces temps préhistoriques, les références futuristes étaient inexistantes. Lorsqu'il doit dessiner Galaxity, capitale de l'empire galactique terrien, l'artiste ressent un grand vertige. Il imagine un conglomérat de dômes coiffés d'un triple aileron qui s'inscrit à jamais dans l'imaginaire collectif. «Mon dessin n'est pas top, mais je trouve les bonnes formes au bon moment», disait-il tout sourire en 2017. Paysages sublimes, créatures extraterrestres majestueuses ou grotesques, technologies sidérantes: le dessinateur français a ouvert des perspectives sans fin.

S'il ne s'est jamais départi d'une modestie d'artisan, Mézières était un immense artiste, un précurseur,

un défricheur. Son trait transcende des scénarios progressistes. Valérian a une compagne, Laureline. Ni faire-valoir, ni alibi érotique, la jeune femme modère toute dérive viriliste ou belliciste. Reflet galactique de la Terre contemporaine, la série dénonce sans fléchir l'impérialisme, le colonialisme, l'expansionnisme, le profit...

Vaisseau ovale

On a vu 20 fois New York s'effondrer au cinéma; la première fois, c'était sous le pinceau de Mézières dans *La Cité des eaux mouvantes* (1970). L'apparition du Marcyam dans les marais glacés de Syrte-la-Magnifique, la représentation de la translation spatio-temporelle rendue avec une trame mécanique, la bagarre des quatre éléments fondamentaux un soir d'hiver à Brooklyn ont fortifié maintes rêveries adolescentes. Et inspiré les décideurs hollywoodiens... Sans Mézières, *Star Wars* eût été autrement riquiqui. Le vaisseau ovale de Valérian inspire le *Faucon Millenium*, la tenue sexy de Laureline à la cour de Valsennar anticipe celle de Leia chez Jabba le Hut... Mézières a demandé des explications à George Lucas; sa lettre est restée sans réponse. Le visionnaire français est décédé à l'âge de 83 ans. ■ A. DN